

Hors de l'Eglise...

« Elle s'est détournée, je l'ai quittée, nous n'avons plus rien à nous dire. »

C'est ainsi qu'un ancien prêtre-ouvrier, condamné en 1954, exprimait récemment à l'occasion du trentième anniversaire de la condamnation, sa position actuelle vis-à-vis de l'Église.

Je reprendrais assez bien les mêmes termes pour dire ma propre position, aujourd'hui, dix ans après être sorti : "Je l'ai quittée, elle s'est détournée, nous n'avons plus rien à nous dire."

Et cependant... avec ce recul de dix ans, cette phrase m'apparaît trop sommaire. Il faut en tout cas en approfondir le contenu.

Sans doute, à l'instant où elle est vécue, à chaud, la rupture bloque le regard sur les éléments du premier plan qui paraissent alors absorber la totalité du conflit. Pour "eux", bien sûr, c'était la femme ... inadmissible; pour moi, une "réalité sociale" à devoir perdre, une autre à retrouver. Les discussions, affrontements, humiliations du moment, laissent un goût amer qu'on croit d'abord être la raison du distanciel constaté en soi vis-à-vis de l'Institution.

Le temps passe, le calme revient et je me souviens... Je me souviens avoir un jour, longtemps avant la rupture, repris à mon compte un texte de Marie Denis : "Mes amis, (je cite de mémoire), je voudrais encore prendre part à vos chants, mêler ma voix aux vôtres. Je sais que ces chants furent ceux de notre jeunesse commune et que ce qui importe c'est d'unir ses voix, non de s'arrêter aux paroles. Et pourtant je ne peux plus, je dois sortir, sous peine de mourir étouffée." La rupture déjà, implicite, inavouée mais vécue !

Quelle rupture? Celle entre le rêve et la réalité ! ... Je suis de la génération des séminaristes qui découvrirent, étoile des Mages!, la France, pays de mission de Godin et, avec lui, Suhard, Congar, Loew, Montuclard, Teilhard... Et j'ai rêvé, comme tant, avec pas mal de naïveté narcissique, de faire enfin une Église nouvelle servante et pauvre, libre et conquérante, libérée et reconquérante ; une Église remise à neuf dans le monde neuf de l'après-guerre, et magnifique bien sûr, puisque c'est nous qui allions la faire.

Et le rêve dura jusqu'au Concile, inclusivement. Temps de la patience où tout l'insupportable de l'Église ne pouvait qu'être triste héritage d'un passé bientôt révolu. Un jour, nous aurions notre Église... et le Concile enfin ! Feu d'artifice de textes et de débats... qui s'éteignit aussitôt dans la nuit noire. Et l'Église restait bien là, elle-même, permanente et solide. Structure d'un savoir totalitaire, générateur d'un pouvoir en cousinage avec tous les pouvoirs. L'Église de toujours du Syllabus et d'Humanae Vitae, de Lamennais excommunié et de la théologie de la libération condamnée. Désertée du monde de demain et identique à l'Église d'hier. On s'est efforcé, cramponnés, de croire jusqu'au bout à une "Église plus vraie", vivant d'"échanges, de dialogues, de témoignages". Horizontalistes depuis toujours incongrus.

Je me souviens d'un choc précis. Un jour de 67 j'ouvre, assez disponible je crois, l'encyclique sur le Célibat. Cascade de pétitions de principes, de postulats gratuits, de citations sollicitées, d'arguments d'autorité, de raideurs et de condescendances, qui me laisse abasourdi !

Et déjà l'autre rupture se vérifiait. J'avais recommencé à "faire de la théologie", en particulier de l'exégèse. Là aussi, ce que je regardais de plus près du savoir de l'Église me satisfaisait de moins en moins. Il me semblait avoir fait, au départ, un choix entraînant des convictions s'illustrant par des démonstrations.

Et voilà que ces démonstrations de la théologie, la structure même du dogme, m'apparaissaient comme un jeu de cartes : du moment qu'on fixe les valeurs de départ et les règles logiques du jeu, on peut élaborer à l'infini les combinaisons parfaitement solides et ... totalement gratuites. Les démonstrations n'entraînant plus les convictions, que restait-il du choix ?

Ici aussi, les détours par le prudent Léon-Dufour ou le subtil Légaut ne pouvaient que retarder l'échéance. Un jour vient, pour citer cette fois Malègues, où "les dogmes, la Trinité, le sacrifice du Fils au Père, le péché originel, toutes choses qu'il faut tant travailler pour charger de sens, reprennent peu à peu l'aspect étrange qu'elles ont pour tout incroyant."

Sans doute, se demandera-t-on si c'est la perte de confiance en l'Église qui a ouvert la porte au doute de foi ou l'évanouissement de la foi qui a miné la confiance en l'Église. Plutôt, espoir en l'Église, foi en ses dogmes, n'était-ce pas, depuis toujours, le même rêve, la même illusion ?

C'est vrai, dès lors, il convenait de rompre. Mais parce qu'on est engagé dans des réalités quotidiennes, bien authentiques celles-là et souvent positives : relations, engagements, structures de vie, cette rupture ne peut être que provoquée, conflictuelle, violente et pénible. Finalement cependant, c'est elle qui est vérité.

"Je l'ai quittée, elle s'est détournée, ... nous avons bien fait, il y avait longtemps que nous n'avions plus rien à nous dire."

CHARLES EUGENE
in HLM n° 20, novembre 1984

* * *

Guérit-on jamais de sa jeunesse?

Il m'est demandé d'évoquer mon parcours à HLM au long de ces 25 ans.

Je ne reviendrai que brièvement sur mon chemin de Damas à l'envers un 5 mai 1984 sur la route vers Froidmont pour un week-end de réflexion. Au volant de ma voiture, à tel moment précis, j'ai fait le constat que j'avais perdu la foi, comme on perd ses clés. Sans doute par l'appel à la réflexion en groupe, HLM a-t-il favorisé ce regard désormais sans équivoque sur moi-même. Mais mon évolution intérieure venait de longtemps avant HLM. J'ai, je crois, reçu alors d'HLM une reconnaissance par la création de Corinthe qui sanctionnait l'existence de non-croyants parmi des croyants.

Plus peut-être, la réflexion commune à HLM m'a aidé à clarifier le caractère de ma "vocation", familialement et socialement programmée. Ce qui ne m'empêchait en rien de la vivre dans un narcissisme naïf : être l'appelé du Bon Dieu. Clarifiée aussi mon entrée en douce dans un célibat refuge... et valorisant.

Pour être plus près de mon engagement actif dans HLM... et de la question qu'il me pose aujourd'hui, je partirai de deux faits contradictoires distants de vingt ans. En novembre 84, j'écrivais dans HLM – sous le pseudonyme transparent de Charles Eugène – : "Je l'ai quittée (l'Église) ; elle s'est détournée ; nous avons bien fait. Il y a longtemps que nous n'avons plus rien à nous dire". Autrement dit : "Au revoir et merci". Et ce 19 avril 2005 (17h37), j'assiste effondré, en live, au désastre ecclésial appelé Benoît XVI. Pourquoi quelqu'un qui a dit ne plus rien avoir à faire avec l'Église et de plus a bien perdu ses clés, ne rejoint-il pas Anne Morelli dans son exultation : « Au cours du pontificat de Jean-Paul II, dans quasiment toute l'Europe, l'Église, en tant qu'institution, a perdu ses capacités de prescrire des comportements et même des croyances. Cet événement, probablement dramatiquement imprévisible pour l'Église, pousserait plutôt la laïque que je suis à marquer d'une pierre blanche le pontificat de Jean-Paul II et à souhaiter à son successeur de poursuivre dans la même voie... » (*Espace de libertés*, avril 2005).

Eh bien non ! Je découvre que quelqu'un, désormais incroyant, qui disait n'avoir plus rien à dire à l'Église, ne va cesser pendant 20 ans, de numéro d'HLM en numéro d'HLM, de lui parler avec constance et ténacité.

Permettez-moi trois exemples, trois articles témoins.

Dans le numéro de février 87, je l'informe, l'Église, en tableautins de trois lignes chacun, de 20 cas-types de clandestins.

Je rends compte ailleurs d'un livre de Jean Ancion, *Une Église en repos*. Il y décrit l'échec patent à Seraing d'un rêve pastoral élaboré en 1960 par une équipe d'une vingtaine de prêtres. Pas de traces aujourd'hui de ce projet évanoui dans les sables d'un désert de déchristianisation.

Enfin en 2004, deux longs articles où j'accompagne Danièle Hervieu-Léger dans sa démonstration convaincante que « pour le catholicisme, c'est la fin d'une civilisation ».

Je me relis et je découvre que je supplie l'Église de m'entendre sur le fait des clandestins, de justifier l'incroyable espérance de Jean Ancion en un possible réveil, d'oser – avec quelques théologiens évoqués par Hervieu-Léger – cesser de se cramponner inutilement, mortellement, à l'ultime prétention autoritaire de régenter la sexualité du monde d'aujourd'hui. Église, écoute, regarde, parle, mais parle donc... Agis, mais agis donc !

"Adieu l'Église !" ai-je cru dire à mon Église en 1984. Et pendant vingt ans, je n'ai cessé de la regarder vivre... ou mourir au quotidien, concerné comme le pire lecteur de "La Croix". Au banal, je m'énerve à une

messe d'enterrement où un célébrant figé dans son rite et sa théologie rate tout contact avec une assemblée tellement digne d'autre chose. À l'exceptionnel, je vois avec consternation Ratzinger gagner son Grand Prix. Encore une fois, pourquoi cette contradiction et, par delà des mots que je voulais définitifs, cette curieuse fidélité ? Je ne vois qu'une réponse, qui est une question rebondissante – et dont vous voudrez bien excuser un peu de pédanterie littéraire.

"Guérit-on jamais de sa jeunesse ? Renie-t-on jamais son premier amour, ses jeunes illusions ? " Ma jeunesse !

Je partais pour "refaire chrétiens nos frères". Au séminaire, j'étais des "sociaux" – vus avec suspicion par les "pieux". Avec deux confrères nous emmenions 25 autres séminaristes en 1946 aux premières semaines sociales de Paris, après la guerre. Et je m'offrais, toujours en 46, l'expédition romanesque d'aller présenter ma candidature au Séminaire de la Mission de France à Lisieux (qui me renvoya sagement dans mes foyers !)

On s'est gavé de Daniel et Godin, Michonneau, Loew, Congar, Léger, Cardonnel, Teilhard et même Bernanos. On lit les *I.C.I., la Lettre, Témoignage Chrétien*. En 69 on nous voit en frères avec Jean Ancion à Paris à *Échanges et Dialogue*.

En 1970, je mettrai ma signature au bas de "Pour une Église plus vraie" où 40 Liégeois, clercs et laïcs, réclament entre autres pour les prêtres : mariage, travail, engagement politique et social.

Mais à cette date je signalais sans déjà ne plus guère y croire. En effet, je noircissais par ailleurs des pages d'une "triste chronique de ma lamentable Église". Après la folle espérance de Vatican II, c'était la monumentale désillusion. Cela avait été dix ans plus tôt l'arrêt brutal de l'expérience des prêtres-ouvriers français, c'était à présent l'indigeste *Coelibatus Sacerdotalis* et aussitôt la catastrophe majeure de *Humanae Vitae*.

Voilà bientôt Jean-Paul II avec son *Grand Catéchisme, sa Splendor Veritatis* qui n'éblouit pas grand monde. Voilà chez nous les "appels à se rassembler, à célébrer, à évangéliser", lancés à des brebis de plus en plus rares derrière leurs pasteurs africains ou polonais. Enfin hier un pape le plus vieux, le plus ringard, les plus misogyne et le plus sûr de lui qu'on ait pu trouver !

Et je suis triste comme depuis 25 ans. Je ne crois plus que l'Église soit divine, promène en son sein un Jésus qui ne l'a jamais voulue. Je pense bien que, comme toute religion, comme toute civilisation, elle est mortelle. Je ne lui demande plus rien... Mais elle ne peut me laisser indifférent. Mais pourquoi donc ?

Et voilà la dernière étape de ma longue pratique d'HLM, ma réflexion toute récente avec Cécile, avec des amis, à la lumière d'une expérience de vie de ces derniers jours. L'Église ? Je ne peux pas la renier, je ne peux pas cesser tout à fait de l'aimer... car elle fut et elle reste ma mère !

Elle a nourri mon enfance de joies, de beautés, de rêves (la grande crèche familiale dans le coin de la "belle pièce"). Elle m'a fait jeune... longtemps. D'une jeunesse portée par les espoirs... et les illusions en son avenir rayonnant. Elle m'a donné, dans les rouages bien huilés d'une Institution alors puissante, le champ pour être heureux de ce que j'y faisais pour les jeunes, pour les gens, pour ma joie... Puis-je oublier cela vécu en elle, par elle ? Elle vieillit mal, plus vite que moi peut-être. Derrière ses murailles d'illusion, de fausses vérités, d'avoir, de savoir, de pouvoir, de plus en plus obsolètes, elle ne cache plus pour moi son humanité conjoncturelle, aléatoire, claudicante, butée sur des préjugés, des obstinations de vieux qui ne renonce pas.

Mais est-ce parce que ma mère vieillit mal, vieillit moche, ne me reconnaît plus, que je peux oublier qu'elle fut une mère que j'aimais jeune et belle, jeune avec moi d'avenir ?

N'ai-je pas eu raison en 25 ans d'HLM d'enrager de la voir infidèle aux espoirs qui me firent jeune et qui, s'ils renaissaient soudain – ô pape inespéré ! – me feraient regoûter certaines joies de ma jeunesse ?

En guérit-on jamais ?

Charles Chalan t (Hors-les-murs)
publié dans HLM n°101 (9/2005)